

Daniel Mordzinski rend les âmes qu'il dérobe

Par Carlos Salem.

Un beau texte qu'a écrit l'écrivain argentin Carlos Salem à propos son ami Daniel Mordzinski, le grand photographe des écrivains. Il tente notamment de saisir quelque chose de la relation singulière qui unit le photographe à son sujet... L'article a d'abord paru sur le site d'El País. Leer en español.



Crédit photo : Daniel Mordzinski

Les peuples que nous traitons de primitifs (pour ne s'être pas entassés dans des villes nauséabondes, ne pas en avoir respiré leur fumée ni barboté dans leurs excréments) croyaient que l'étranger qui arrivait en portant une étrange boîte, les faisait poser et leur montrait une plaque avec leur image après la déflagration de rigueur venait de voler leur âme.

C'est en tout cas ce que nous racontait avec un sourire condescendant l'histoire officielle face à l'innocence du bon sauvage qui perdait sa bonté dès qu'il se mettait à étripier le photographe en question pour récupérer son âme. L'anecdote pouvait aussi bien avoir eu lieu dans l'Afrique profonde, la lointaine Australie ou dans la plus australe des Amériques.

Ils étaient des portraitistes qui savaient capter l'inconnu avant que la civilisation occidentale ne fasse de tout ça un ensemble propre et net pour être vendu au plus offrant qui était en réalité le pire individu qui soit.

Il y a toujours quelque chose de mystérieux dans l'art de saisir l'instant de quelqu'un et de tromper la mort le temps qu'il faut à l'obturateur pour faire scintiller des éternités. Même dans cette ère où presque plus personne n'utilise du matériel aux échos magiques comme le nitrate d'argent, et où offrir une photo encadrée (si ce n'est

une image digitalisée) te fait passer pour l'ami sorti d'un autre siècle et totalement dépassé. Je sais, on m'expliquera le miracle en me parlant de pixels et de puces, comme on l'aurait fait autrefois en parlant de négatifs et d'émulsions. Mais ça ne suffit pas. Et d'une certaine façon, les primitifs ne se trompaient pas : une photographie réussie a quelque chose de diaboliquement angélique, que seul peut savoir faire un savant capable de jouer avec le bonheur d'un enfant.

Daniel Mordzinski, par exemple.

Et comme exemple.

Aucune importance si le jour le plus inattendu il fête ses quarante ans de photographe. Quarante ans à faire des portraits d'écrivains comme nul autre, à faire entrer dans sa galerie des monstres sacrés comme Borges à l'âge de dix-huit ans (il s'agit de l'âge du photographe bien sûr, l'auteur argentin a toujours eu plus de soixante ans même lorsqu'il en avait quarante), d'autres encore comme Cortázar ou García Márquez, et même d'humbles apprentis comme celui qui signe ces lignes ; Daniel nous a tous invités au même jeu, celui d'être nous-mêmes, bien au-delà des personnages que nous écrivons pour aller vivre notre vie de tous les jours.

Un jeu qui commence quand il s'approche de toi et te dit : « Je peux te prendre une petite photo ? », comme si c'était toi qui lui faisais une faveur et pas tout le contraire. Pendant que tu as l'impression qu'il ne se passe rien de spécial, Mordzinski te dépouille peu à peu de ta cuirasse et de tes poses.

Et quand tu veux savoir ce qui t'arrive, tu te retrouves toi aussi comme un enfant tout heureux qui découvre de nouvelles planètes ou aborde sur des navires.

Pendant ces jours de *Semana Negra*, j'ai eu le privilège de travailler à ses côtés et j'ai pu en voir des choses : un auteur de la trempe de Juan Madrid prêt à prendre Gijón d'assaut avec un pistolet à eau, le poète Luis García Montero tout à fait crédible en vendeur de ballons sur la foire ou encore Paco Ignacio Taibo II repassant un pantalon dans une teinturerie, lui qui n'a jamais touché un fer à repasser de sa vie « parce qu'il savait pas » et qui sait maintenant que de retour à Mexico il n'aura plus aucune excuse.

C'est que Daniel au lieu de voler ton âme, l'invite à être ce qu'elle veut être même sans le sans savoir. Luis Sepúlveda peut-il choquer avec des gants aux poings et le geste de ces boxeurs qui ne vont jamais au tapis quand le gong retentit ? Vilas Mata n'est-il pas en accord parfait avec l'image d'un exhibitionniste qui cache dans son imperméable des photos de lui-même ? Même moi qui ne lis plus de romans dans lesquels on fait clamser le personnage principal depuis que j'ai arraché il y a quelques mois un match nul à la faucheuse dans les prolongations, j'ai fait le mort sur le sable des Asturies pour que mes collègues argentins (les salauds) me balancent des coups de pied.

Pourquoi ?

Parce que c'était une *Fotinski*, un territoire où l'impossible est possible, où rien ne cesse d'avoir de l'élégance, où la provocation est soumise à l'amusement et où la solennité est toujours battue sur un score-fleuve.

Et voilà comment ça se passe : Daniel arrive avec le protagoniste et sans collaborateurs attirés, mais toujours avec un écrivain complice qui ignore (ou n'ignore pas) qu'il pourra finir (ou pas) par se trouver sur la photo jusqu'au moment où il vient de décider « qu'il y a peut-être une photo à faire ». Et avec cette courtoisie toute feutrée de celui qui sait parfaitement ce qu'il fait, il attire peu à peu le personnage sur son terrain, sculpte la photo chaque fois qu'il appuie sur le déclencheur, chaque fois qu'il fait un changement qui paraît accidentel et qui pourrait bien l'être, parce qu'il laisse en partie la photo se faire toute seule, soutenue par une expérience de plusieurs dizaines d'années, et lorsqu'on croit que la situation est parfaite, passe un groupe d'enfants, un chien égaré et distrait, ou un nuage. Alors, il les ajoute à la photo et c'est ainsi que se constitue un toujours, un de ces quelques toujours qui finissent par demeurer.

Je crois avoir découvert son secret : Daniel Mordiznki, malgré la reconnaissance internationale méritée dont il jouit pour son travail, est resté un *pibe*, un gamin qui se sert pour la première fois de son petit appareil photo, qui regarde pour la première fois au microscope ou au télescope et découvre que le gigantesque et le minuscule ne sont pas tellement différents, qu'ils entrent tous les deux dans l'œil d'une image.

Même si la vie lui a donné dernièrement pas mal de coups de poing dans la gueule, des *trompadas*, comme on dit, tout là-bas dans le Sud où nous sommes nés tous les deux, Daniel, au lieu de s'enfermer dans une cuirasse d'amertume, s'en va tous les jours avec un nouveau regard pour aller chasser des joies qu'il pourra transmettre. C'est pour ça que les personnages illustres – parmi les plus guindés du monde des lettres – arrivent à en perdre leur gomina et se décoiffent pour jouer avec lui.

C'est vrai qu'il demande toujours l'autorisation et que l'on soit complice, mais ce qui est sûr aussi c'est qu'il « te vole » sur les photos tout le poids qui t'empêchait de voler.

En tout cas, avec lui, les malheureux primitifs se seraient trompés.

Parce que quand Mordzinski te vole une photo, en même temps, il te rend ton âme.

(Traduction Jacques Aubergy.)